

Conseil de recherche agricole, en Grande-Bretagne. Il était venu au Canada pour se renseigner directement sur l'agriculture. Lord De La Warr a porté la parole devant une réunion conjointe des Canadian Clubs, à Saskatoon, et, au cours de son discours, il a fait les commentaires suivants sur les observations que lord Halifax avait formulées à Toronto :

Nous songeons probablement tous au discours que lord Halifax a prononcé lundi soir. Peu d'entre nous auront eu l'occasion de le lire en entier. Ne l'ayant pas encore lu moi-même, je me contenterai pour le moment de dire que nous devons l'examiner à la lumière de la situation mondiale, présente et future.

Le Commonwealth des nations britanniques a été une grande expérience, une expérience au point de vue de la liberté humaine. Il a surmonté de nombreuses épreuves, y compris celles de deux guerres mondiales.

Mais, si nous décidons que le besoin existe d'un contact plus étroit et plus précis en matière de politique étrangère et de défense, nous ne devons pas songer uniquement à ce qui est nécessaire à la survivance et au renforcement de la Grande-Bretagne ou du Commonwealth. La question est bien plus vaste que cela. De fait, la véritable et la seule question est de savoir comment nous pourrions contribuer le plus à la sécurité mondiale.

Voilà les commentaires et la réponse que lord De La Warr a apportés au discours prononcé à Toronto par lord Halifax. Je n'en dis pas plus long. Honorables sénateurs, j'espère que je n'ai pas lassé votre patience. Avant de reprendre mon siège, j'aimerais citer un vieux proverbe grec,—je prie les hellénistes d'excuser ma prononciation,—*To kalon katechete*, ou, en français, "Examinez toutes choses". Saint Paul a employé ces mots dans une de ses épîtres. Mais, à ces mots il ajoutait ceci : "Examinez toutes choses; retenez ce qui est bon". Ces paroles étaient le fait d'une saine philosophie au temps de Platon et de Sophocle; elles étaient le fait d'une sage prédication au temps de saint Paul; je crois qu'elles sont de bonne politique aujourd'hui.

Des VOIX: Très bien.

(Texte)

L'honorable A.-L. BEAUBIEN: Honorables sénateurs, de tous les événements survenus pendant le long ajournement des Chambres, celui qui nous touche de plus près est sans contredit la Conférence de Québec. C'est à Québec que se sont réunis les comités de l'Empire britannique chargés de mettre au point le programme entrepris et exécuté en commun par tous les pays du Commonwealth. C'est aussi là que se sont rencontrés le président Roosevelt et le premier ministre Churchill, deux chefs politiques qui ont mérité la confiance et l'affection de tous. Les mesures adoptées alors étaient aussi grosses de conséquences que les décisions prises au cours des

entretiens qui précédèrent ou suivirent cette conférence. Si les citoyens de la ville de Québec ont raison de se réjouir d'avoir donné l'hospitalité à des personnages si illustres ainsi qu'à leurs conseillers militaires et politiques, le Canada tout entier peut à juste titre être fier de l'honneur qui lui a été conféré. Car, quelques jours plus tard, il était donné aux deux Chambres de même qu'aux citoyens de la capitale d'acclamer ici même, sur la colline parlementaire, le grand chef d'Etat américain qui s'est acquis une si large place dans les cœurs canadiens. Non seulement était-ce la première fois que le président des Etats-Unis venait à Ottawa, mais c'était la première fois qu'un président des Etats-Unis visitait notre capitale.

Voilà qui est d'heureux augure. Parce que nous avons beaucoup en commun avec nos voisins, nous les aimons. Une visite comme celle-là ne peut donc que resserrer les liens d'estime et d'affection qui unissent les deux peuples. Notre premier ministre a souvent conféré avec le Président. C'est ce dernier, cette fois, qui s'est rendu chez nous. Cet échange de bons procédés ne peut avoir que d'heureux lendemains.

La Conférence de Québec et la visite du président Roosevelt à Ottawa ont eu lieu à un moment où la fortune des armes souriait particulièrement aux Nations Unies. Et les décisions prises en août dernier n'ont pu qu'influer favorablement sur les opérations militaires qui se sont déroulées depuis. Peut-être sommes-nous parfois tentés de trouver longue et pénible la route qui nous sépare de la victoire. Mais mesurons les progrès accomplis depuis El Alamein ainsi que les succès des Russes depuis Stalingrad; considérons l'effet produit sur le moral des Allemands par les bombardements aériens que nous infligeons à leurs villes; ne craignons pas de faire le relevé de nos succès, nous qui n'avons pas craint d'envisager froidement les revers que nous infligeaient des ennemis dont l'unique obsession était, depuis des années, de tirer parti de nos dispositions pacifiques.

Nous ne devons pas oublier la part glorieuse prise par l'Angleterre dans la défense de la civilisation occidentale et de la liberté humaine; nous ne devons pas oublier non plus le rôle des autres dominions dans la résistance commune et nous devons vouer une reconnaissance éternelle aux Etats-Unis et à la Russie parce qu'elles ont lancé leur gigantesque puissance de notre côté; mais rappelons-nous également que le Canada a été un des premiers pays à faire cause commune avec l'Angleterre et la France pour défendre le valeureux peuple polonais et s'ériger contre un absolutisme brutal. Oui, le Canada fut l'un des premiers